

**DOSSIERS**  
LITTÉRATURE FRANÇAISE  
DE BELGIQUE

*Hors série*

*Francis DANNEMARK*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Francis LAROCHE**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



Né le 13 avril 1955 à Macquenoise (Hainaut), près de la frontière française, Francis Dannemark se retrouve bientôt à Bruxelles, où habitent ses parents. Il ne s'éloignera plus guère de cette ville, qui lui convient. Après des humanités classiques, il entre à l'Université de Louvain en 1973 pour y entamer des études de lettres. Déjà ses lectures témoignent de goûts très précis : Rimbaud, F.S. Fitzgerald, Duras, Izoard... En 1976, il lance avec quelques amis une petite revue stencillée au titre insolite : *La Vigie des Minuits polaires* : où voisinent poèmes, articles et textes divers, le tout portant la marque d'une exigence certaine.

## **Biographie**

Pour Francis Dannemark, 1977 est une année importante. D'abord parce qu'il termine brillamment ses études universitaires, après avoir consacré son travail de fin d'études au poète Daniel Boulanger (peut-être mieux connu comme scénariste), et plus particulièrement à son recueil Tchadiennes. Il devient alors professeur dans l'enseignement secondaire. Simultanément, il publie chez Seghers son premier recueil, Heures locales, qui connaît bientôt un vif succès d'estime. Enfin, début décembre, il se marie. À l'été 1978, il lance avec sa femme La Vigie des Minuits polaires, 2ème série, qui comptera 8 numéros, jusqu'en 1980. La poésie et la prose se mêlent ici aux illustrations (dessins, photos...), le tout agencé avec un soin et un sens du détail hors du commun.

Dans sa revue et ses recueils, Dannemark témoigne d'un intérêt particulier pour le cinéma, le jazz, les poètes et les chanteurs de la beat-generation, pour la littérature anglo-saxonne en général, sans oublier la photographie, qui accompagne plusieurs de ses textes. Il aime aussi composer de minuscules plaquettes, qu'il édite lui-même à tirage réduit, et envoie à ses amis au nouvel an : Clous de girafe, Lolita Express, Garden-party, et d'autres encore. À part la musique, qui est pour lui une passion quotidiennement renouvelée, il affectionne les ballades en voiture (avec une provision de cassettes sonores), les films de Woody Allen, les livres de Virginia Woolf ou de Richard Brautigan. L'enseignement, par contre, ne lui plaît pas, et il se décide à l'abandonner sans espoir de retour.

Nouvelle année-charnière, 1981. Chez Laffont paraît son premier roman, *Le voyage à plus d'un titre* : histoire déconcertante d'un homme qui mène une randonnée de plusieurs semaines en voiture, sans jamais quitter le domaine à la fois étroit et illimité des autoroutes, et surtout sans motif rationnel précis... De nombreux lecteurs et journalistes apprécient dans ce récit son côté légèrement irréel, nostalgique, son écriture fine et musicale. Mais Dannemark n'abandonne pas la poésie, ou plutôt les «textes courts» (qui rappellent un peu les «petits poèmes en prose» de Baudelaire) : vers la même époque, il publie *Périmètres* dans le sud de la France. Et surtout, à la fin de l'année, lui arrive un fils, Thomas.

Les années 80 sont pour Francis Dannemark à la fois productives et un peu chaotiques. Il y a d'une part les livres qui se succèdent, dont Les eaux

territoriales - à coup sûr l'un de ses meilleurs recueils poétiques – et *Mémoires d'un ange maladroit*, un roman dont l'atmosphère typiquement dannemarkienne est toute d'incertitude. Il y a d'autre part un parcours professionnel un peu hésitant, comme si ses personnages avaient déteint sur l'auteur lui même : édition de bande dessinée, correction d'épreuves, garde de nuit, et même cabinet d'un ministre... Sa femme et lui décident de se séparer, les changements d'adresses se multiplient (sans quitter la commune d'Anderlecht), mais il reste obstinément fidèle à ses amis, à ses passions, à sa peu conformiste conception de l'existence, à son goût pour la vie « immédiate ».

Aujourd'hui, cinq romans et une vingtaine de recueils ont paru sous la signature de Francis Dannemark. Choses qu'on dit la nuit entre deux villes a touché un public plus large encore que précédemment, les rencontres et les échos médiatiques se sont additionnés, traducteurs et metteurs en scène s'intéressent à cette oeuvre qui traduit avec une telle justesse la sensibilité d'une génération peu attirée par les grandes idées ou les engagements irréversibles. L'oeuvre de Dannemark apparaît de plus en plus comme symptomatique d'une attitude de vie qui, sans nier la gravité des choses, refuse de se laisser emprisonner par elle.

Daniel Laroche mai 1991

## **Bibliographie**

### Romans :

- *Le voyage à plus d'un titre*, Paris, Laffont, 1981.
- *La nuit est la dernière image*, Paris, Laffont, 1982.
- *Mémoires d'un ange maladroit*, Paris, Laffont, 1984. Trad. néerlandaise : *De onhandige engel*, Édit. Manteau, 1987.
- *L'hiver ailleurs* suivi de *Sans nouvelles du paradis*, Paris, Laffont, 1988.
- *Choses qu'on dit la nuit entre deux villes*, Paris, Laffont, 1991.

### Poèmes et textes courts :

- *Heures locales*, Paris, Seghers, 1977. Coll. *Poésie 77*.
- *Antarctique*, Talence, Le Castor Astral, 1978. Coll. *CRIR é LIR*.
- *Périmètre de course*, Bruxelles, chez l'auteur, 1979.
- *Manoeuvres*, Bruxelles, chez l'auteur, 1979.
- *Sosies*, Bruxelles, chez l'auteur, 1980. Avec Nathalie Jancart et Dominique Mortier.
- *Pièces*, Bruxelles, chez l'auteur, 1980. Avec Martin Vaughn-James.
- *Road to Cairo*, Bruxelles, chez l'auteur, 1980. Avec Étienne Reunis et Luc Dellisse.
- *Distances*, Bruxelles, chez l'auteur, 1980. Avec Sarah McCoy.
- *Passages parallèles*, Bruxelles, chez l'auteur, 1980. Avec Bernard Kerger et Jean-Claude Schliwinski.
- *Périmètres*, Bourdon, Dominique Bedou, 1981.
- *Les eaux territoriales*, Bourdon, Dominique Bedou, 1983.
- *Une saison de grands vents*, Bruxelles, chez l'auteur, 1990.

### Plaquettes à tirage limité :

- *Improbables stéréographes*, Bruxelles, chez l'auteur, 1976.
- *Clous de girafe*, Bruxelles, chez l'auteur, 1977.
- *Lolita Express*, Bruxelles, chez l'auteur, 1978.
- *Garden-party*, Bruxelles, chez l'auteur, 1980.

- ***Cocktails***, Bruxelles, chez l'auteur, 1981. Avec Jean-Marie Vanlathem.
- ***Passage de caribous***, Bruxelles, chez l'auteur, 1987.
- ***Message de caribous***, Bruxelles, chez l'auteur, 1987.





## **Choix de textes**

*Il est parfois du temps qu'il s'agit, temps qui passe, brouillard brouillant les cartes.*

*(Passent, toujours plus lointains, des cargos que la nuit éclipse.)*

*Quelqu'un s'agite dans son sommeil, quelqu'un veille. Il n'aurait pas dû bouger, parler, les paroles laissent des traces, font des ricochets dans la mémoire.*

*Ces indices : accepter la nécessité d'oublier aussi bien que le désir de savoir.*

***Les eaux territoriales, 1983.***

*Vies d'été. Mais j'entends les voix, d'autres voix, les temps du désir express. Midi. Tables de verre et traces de thé glacé. Les robes des filles nues habillent chaises et fauteuils. Je cherche le souffle des nageuses, l'oeil se règle au fil des heures. Quelqu'un, sans signallement, écrit midi, table de verre, ou des seins, des cercles clairs. Quelqu'un marche autour des pluies.*

***Les eaux territoriales, 1983.***

*Il se lève, il va partir, il faut qu'il parte. Et très vite, il rejoint l'autoroute. Il n'est pas enfoncé dans le siège, mais tendu, le dos légèrement décollé du dossier, les bras pliés, la tête et le torse droits, parfois un peu penchés vers le pare-brise, comme s'il voulait devancer le mouvement de la voiture, dont la vitesse fait vibrer le volant, masquant d'autres vibrations, d'autres tremblements.*

*Il attend, sans le dire, sans y penser, que chacun des risques pris à trop grande vitesse absorbe peu à peu toute son attention, ses moindres*

*éveils, pour ne laisser place qu'à des gestes machinaux et réglés, des gestes dont l'autonomie pourrait l'annuler, le rayer de sa propre carte, où plus rien, du reste, n'est visible. Pas de musique. Le col relevé, puisqu'il a très froid maintenant. Et les yeux rivés sur la route, comme à un télescope géant braqué sur la nuit.*

*Une sortie d'autoroute : il s'y engage. Il pourrait partir, se laisser aller au vide endormi et sombre du réseau des petites routes qui s'ouvre devant lui. Mais il longe l'autoroute, passe sous un pont, et la rejoint, si ce n'est que la direction a changé. Les lettres blanches des indicateurs n'indiquent rien, il pense « un vol d'oiseaux », jusqu'à ce que les mots débordent. Il roule, il enregistre tout, il ne voit rien. Plus tard, beaucoup plus tard se lèvera l'aube quand il quittera le parking où il a fini par s'arrêter, toutes lumières éteintes. C'est une étendue vaste et vide comme un aéroport abandonné, comme le parking géant d'un centre commercial à la périphérie d'une métropole, quand la nuit a presque effacé les bâtiments. Rien, sinon le vent qui pousse au ras du sol des morceaux de papier, des emballages vides. Il abaisse le dossier de son siège de quelques crans et cale sa tête contre le montant vertical qui sépare les vitres, contre le point d'attache de la ceinture de sécurité, qu'il a déverrouillée, mais pas enlevée. Il regarde le noir précis et profond qui se forme sous ses paupières closes, s'enfonçant délibérément, mais en essayant de ne pas le formuler, dans la masse de plus en plus mince des phrases défaites, la masse des images floues, des désirs, et de leur fin. Il y a des sentinelles, et c'est le bord du sommeil.*

### ***Le voyage à plus d'un titre, 1981.***

*Je regrette chacune des lettres que je vous adresse. C'est toujours autre chose qu'il faudrait que je dise. Mais vous continuez à me répondre, vous acceptez à chaque fois d'ajouter une nouvelle pierre à cet étrange édifice.*

*Vous évoquez ce musicien, cet ami d'autrefois dont vous m'aviez un jour brièvement parlé. Je comprends votre tristesse de n'avoir pas pu vous déplacer pour assister à ce dernier concert qu'il a donné avant de disparaître. Je crois savoir trop bien ce qu'est la tristesse ; c'est peut-être pour cela qu'il m'a toujours été difficile de trouver les mots appropriés devant la tristesse des autres. En relisant votre lettre, j'ai cru comprendre ce que cet homme représentait pour vous, puis je me suis posé cette*

*question (me pardonneriez-vous ?) : vaut-il mieux avoir un maître, et le perdre un jour, ou ne pas en avoir du tout ? Mais je m'éloigne encore, n'est-ce pas ?*

*Parlez-moi de cette ville où vous vivez, et de vous.*

***La nuit est la dernière image, 1982.***

*Etre engagé pour écrire ses mémoires, pourquoi pas ? Mais est-ce lui qui souhaite cela ? Pour les publier ? Pour lui-même ? Je me dis parfois que c'est simplement la dernière fantaisie de quelqu'un qui est seul au bout du chemin. Ce serait la meilleure raison après tout.*

*Mais je n'ai rien pu faire aujourd'hui. J'ai demandé à Hermann de m'excuser. J'essayais de l'écouter, mais je ne l'entendais pas vraiment. J'ai pris la voiture, j'ai roulé jusqu'à l'entrée de la ville. Mais je n'ai pas pu aller plus loin. J'ai rebroussé chemin, et j'ai roulé dans la campagne, en faisant hurler les pneus à chaque tournant de ces petites routes qui ne mènent nulle part. Petit à petit, j'ai réduit ma vitesse, je me suis mis à regarder les prairies et les rares vergers. Je cherchais à retrouver les termes exacts d'un texte que j'avais lu en ouvrant un livre au hasard. C'est en sortant de la voiture, à mon retour, que je me suis rappelé brusquement quelques phrases :*

*Il ne se passe jamais rien dans notre vie.*

*Nous attendons toujours quelque chose, mais rien n'arrive, jamais.*

*Et plus loin, mais ce n'était peut-être pas la fin du texte :*

*Nous ne parlons pas, car c'est un trop grand effort.*

***Mémoires d'un ange maladroit, 1984.***

*Quelque chose qui serait l'aube s'il y avait eu une nuit. Mais c'est comme s'il n'y en avait pas eu, comme si elle s'était égarée en d'autres lieux, où je ne suis pas, où je ne suis plus.*

*Le passé... On peut l'embellir, comme on fait restaurer une toile ancienne ; nette, sans bavures, bien encadrée, il n'y a plus qu'à l'accrocher, en choisissant le meilleur endroit possible. Certaines personnes arrivent à vivre ainsi ; de temps à autre, quand leur passé les rattrape, ils vont le regarder en face, le temps d'une glissade sur un vernis impeccable, dérapage mélancolique sans doute, mais contrôlable.*

*À l'inverse, on peut noircir un tableau, en grossir tous les défauts, en élargir chaque tache. On le met à l'abri dans un coin et, en cas de besoin, un coup d'oeil suffit pour se dire qu'aujourd'hui vaut bien mieux qu'hier.*

*On peut bien sûr réutiliser la toile, faire disparaître l'oeuvre première sous une autre et finir, peut-être, par oublier qu'autrefois...*

*Qu'est-ce que je raconte, ce n'est pas possible, je dois être fatigué. Embellir le passé, le noircir, le blanchir, l'utiliser ou l'oublier, qu'est-ce que tout cela veut dire ? Rien. Je tourne en rond et le passé, le passé tel quel, avec ses ombres et ses lumières, est la plupart du temps mon seul présent. C'est peut-être vrai, après tout, que je n'aime pas assez la vie. Vrai aussi que j'aime ceux et celles qui l'aiment, quitte à ne jamais trouver de place parmi eux, sinon provisoirement. Je ne sais pas, je dis peut-être n'importe quoi. Tu connais toutes ces bêtises par coeur. C'est ma lettre, mais ce n'est plus ton problème. D'ailleurs, mes problèmes sont pratiquement tous de faux problèmes, mais tellement bien imités... Je ne dis pas cela pour t'énerver, mais je n'arrive pas à clore cette lettre. Je devine ta légère colère, presque rassurante parce que mille fois préférable à la tristesse.*

*Il n'y a eu ni nuit ni aube, mais il fait jour en cet instant, indéniablement. Mon ami tourne sa tête grise vers le soleil et, ce faisant, te salue bien mieux que je ne le puis moi-même.*

***L'hiver ailleurs, 1988.***

## ***Crépuscule***

*Je m'étais promis de ne pas rater le crépuscule aujourd'hui. Mais la nuit, une fois de plus, s'est mise à tomber sans prévenir. Même en enfilant ma veste à toute allure et en courant jusqu'à ma voiture, j'arriverais trop tard. Je ne suis pas furieux. Simplement très déçu. J'aime bien prendre ma voiture pour aller regarder le crépuscule. Il y a quelques endroits, pas loin, où c'est vraiment parfait. Cela m'aurait fait du bien aujourd'hui, un crépuscule.*

*Je vais me lever et aller le ranger, mon crépuscule raté, dans la grande boîte déjà pleine de toutes les choses que j'ai ratées, au fil du temps.*

### **Rien à déclarer**

*Et voilà, c'est comme une frontière que l'on vient de franchir, on ne l'a pas vue, devinée seulement, une petite ligne en pointillé qui existe peut-être sur une vieille carte d'état-major pliée en cent vingt-huit et glissée sous le pied d'une armoire trop grande où l'on ne range plus rien parce qu'il n'y a plus rien à ranger, que le monde est ce qu'il est, et que, frontière ou pas, voilà, on est là, on ne sait pas où mais on est là, à ne même plus savoir si on attend ou pas, s'il reste quelque part un peu d'amour à donner ou à recevoir, on est là en silence avec un paquet de mots qui disent ce qu'ils veulent dire, pas grand-chose et même plus rien du tout, mais ils flottent comme autant de mouches au-dessus d'un corps mort qui les fait hésiter parce qu'il garde encore un peu l'air d'un corps vivant, ils flottent, ils flottent et on voudrait bien les voir couler au plus profond des fleuves et des mers et il n'y aurait plus de frontière, plus d'avant et d'après et nul maintenant, ce serait mieux que la fin du temps, ce ne serait rien, et d'ailleurs ce n'est rien, juste une petite frontière de rien du tout, le chagrin d'un peu trop de vent passé dans les yeux, quelques mots, une histoire de la taille d'un moustique et d'un geste ce n'est qu'une tache invisible sur un mur, une tache rouge qui vire au gris, une tache, un point, et c'est tout.*

### **City blues**

*La ville est là, immobile au milieu de la nuit. Une nuit sans nom dans une ville qui ignore le sien. Il ne se passe rien. Je suis là, immobile et seul. J'observe la ville nocturne où rien ne se passe. Je reste seul, avec des souvenirs fictifs, autant d'alibis aussi parfaits qu'inutiles. Avec de vrais souvenirs aussi, auxquels la nuit prête d'étranges couleurs.*

*Tout arrive trop tard, mais je suppose que c'est ainsi pour tout le monde. C'est un personnage de La poursuite d'Arthur Penn qui a prononcé cette phrase. J'y repense en essayant de ne pas y penser trop, pour ne pas troubler la ville qui est là et qui, encore une fois, me prête un peu de sa nuit, au milieu de nulle part.*

**Sans nouvelles du Paradis, 1988.**

*Wolf ouvre les yeux. Ce qu'il voit d'abord, c'est Lena endormie sur le canapé, un sourire aux lèvres. Il la regarde un moment avant de fermer les yeux, pour se concentrer sur les odeurs et les bruits. Le fond musical, c'est la mer ; viennent s'y ajouter un volet qu'un peu de vent fait grincer, les haut-parleurs qui ne diffusent plus qu'un très léger grésillement et au milieu de tout cela, doucement, la respiration de la jeune femme. Elle cache en dormant ses mains sous ses cheveux et d'un mouvement à l'autre, au rythme de la respiration, elle laisse passer un doigt, deux doigts entre les boucles foncées qui prennent des reflets cuivrés puis dorés dans la lumière basse de la pièce. Il y traîne un souvenir parfumé de cigarettes, Wolf a envie d'en allumer une mais il attend, il quitte son fauteuil et s'assied par terre, son visage à hauteur de celui de la femme qui dort et alors d'autres odeurs lui viennent, laine et poussière et crème solaire, et vêtements qui gardent l'odeur de la peau, et un discret parfum entre vanille et cannelle. Il ferme encore les yeux. Quand il les rouvre, Lena a ouvert les siens et le regarde. « Vous avez bien dormi ? finit-il par dire.*

— *Très très bien, dit-elle, et vous ?*

— *Moi, j'ai dormi un peu. Et puis je vous ai respirée.*

— *Cocaïne ou opium, fait-elle ?*

— *En matière de drogues, je n'en connais qu'une qui me plaise et me convienne. Bryan Ferry vous le chanterait très bien.*

— *Oui, dit-elle avec un petit soupir, love is the drug. Et ça fait de drôles de blessures. »*

*Puis elle retrouve son sourire et lui demande l'heure.*

« *Trop tard pour se coucher, dit-il, et trop tôt pour se lever. Je vais continuer à camper ici, jusqu'au moment de faire du café et d'aller réveiller tout le monde. Ils ont du chemin à faire et je suppose qu'ils se mettront tôt en route.*

— *Moi non plus, je ne bouge pas. Dans mon sommeil, j'ai pensé à l'histoire que vous m'avez racontée. Elle est terminée ?*

— *Non, dit Wolf.*

— *Finissez-la alors.*

— *Vraiment ? Je me remets dans mon fauteuil et je continue. Je vous donne une couverture, un manteau... ?*

— *Une cigarette et de la musique », dit-elle.*

***Choses qu'on dit la nuit entre deux villes, 1991.***

« Un mois plus tard, le monde basculait : il me quittait. Il ne pouvait pas s'expliquer, c'était comme ça, il a fini par se mettre en colère, contre moi, contre le monde entier : contre lui-même surtout. Et j'ai plié mes bagages et c'est moi qui suis partie la première. Quand j'ai quitté la maison, il m'a dit : « Tu verras, au fond c'est mieux pour toi, du plus avec du moins ça donne zéro, tu es trop drôle pour un type sans humour comme moi. » J' ai essayé de sourire, je n'en revenais pas, ça ressemblait à une plaisanterie, et comme je souriais, il est devenu très doux et très sérieux ; il m'a dit : « Pour une fois, ne souris pas », puis très vite il m'a souhaité bonne chance en m'embrassant. »

Lena prend sa tasse, s'apprête à boire une gorgée de café mais la tasse est vide, elle dit : « Oh! » Wolf pousse la sienne vers elle, elle boit un peu, elle sourit pour lui dire merci et poursuit sa très longue phrase.

« Donc, nous nous sommes quittés et pendant longtemps, pendant très longtemps, je n'ai plus souri. » Elle s'arrête un instant, elle regarde Wolf qui fume attentivement, qui la regarde avec le regard de quelqu'un qui ne voudrait pas que son regard soit un poids, mais seulement de la lumière. « C'est triste, dit-il, parce qu'il est très beau, votre sourire. Vous avez une bouche magnifique, un sourire si grand, et des dents – je vous l'ai dit, je crois – qui ont été spécialement inventées pour croquer des fruits.

— Vous êtes gentil, dit-elle, vous me faites plaisir.

— Je dis toujours ce que je pense. C'est la pire source d'ennuis, parfois, mais parfois, c'est un vrai plaisir. Je recommande du café? »

Lena dit que ce n'est plus nécessaire, elle voudrait plutôt un grand verre d'eau, de l'eau gazeuse et quand arrivent les deux verres garnis de citron, Wolf lève un peu le sien. « La vie est belle comme une bulle, dit-il.

— C'est un bien beau slogan, dit-elle en reposant son verre déjà à moitié vide.

— C'est en tout cas plus encourageant que « Mon argent, c'est quelqu'un »...

— Ça existe vraiment ? fait-elle.

— Sur des panneaux publicitaires de cinquante mètres carrés. C'est formidable, ce petit texte, ça se passe de commentaires : on sait tout de suite dans quel monde on est.

— C'est la publicité d'une banque ? demande Lena.

— Un groupe financier, si j'ai bien vu. Mais j'aime mieux ne pas être sûr. Je préfère imaginer que c'est une erreur sinon je vais avoir envie de donner mon soutien aux anarchistes - et de l'argent pour qu'ils se rachètent des bombes. Et ça ne servirait bien sûr à rien. C'est le temps qui passe qui apportera la solution, quand assez de gens auront vraiment souffert d'être bêtes à ce point. On s'en va ? Il y a une très belle nuit

*dehors, avec lune, étoiles, un grand silence, du vent – une nuit complète, avec tous les accessoires. »*

*Léna s'absente un moment. « On y va, dit-elle en revenant, puis : Quelle heure peut-il bien être? » Et Wolf, tout en regardant sa montre, répond qu'il n'en a pas la moindre idée, que c'est justement la semaine de l'année où le temps s'arrête de compter : il se contente de passer, et pour qui veut, il ne passe pas, c'est la pause.*

### ***Choses qu'on dit la nuit entre deux villes, 1991.***

*Théo s'est réveillé longtemps après l'aube. À trouvé un grand ciel bleu et, très loin, quelques dessins de nuages. Café et jus d'orange. Par la fenêtre ouverte s'infiltré le chant mêlé des oiseaux. Enfiler un T-shirt, allumer une cigarette. Juillet. Il commence une lettre à Carla, ne va pas au-delà de « Chère Carla » et laisse ainsi la feuille sur le bureau. Ce soir, Mal Waldron. Son visage de pharaon sage brille en noir et blanc sous le plastique transparent qui protège un de ses disques, posé sur la table basse du salon.*

*Plus tard, dans la salle de bains, Théo laisse couler l'eau de la douche jusqu'à ce qu'elle soit à bonne température avant de se glisser sous le jet. Reviennent soudain en mémoire les rêves de la nuit écoulée, corps et visages, scènes incomplètes, et des paroles, et des regards. Théo quitte la douche. Étourdi, perdu. Il dit « un, deux, trois » à haute voix.*

*Corrige : « Une, deux, trois. » Sans se sécher, il va mettre de la musique. Les cuivres de Carla Bley rebondissent sur les murs. Trombone, éléphant, pleurer et puis des rires tonitruants. Théo va chercher de quoi se sécher, laissant sur le tapis deux taches qui n'en forment qu'une quand il revient.*

*Après un repas de fromage et de fruits, il extrait d'un sac de voyage quelques livres qu'il feuillette, pour garder En ce moment précis de Buzzati, L'Archéologue de Philippe Beaussant et Selected Letters of Raymond Chandler. Retrouvailles. Lente lecture, jusqu'à la fin de l'après-midi. Le plus ancien voyage, à dos de mots imprimés, remet encore une fois à égalité le temps et l'espace.*

*Dehors, l'air colle à la peau moite et, au centre de la ville, la chaleur appelle l'orage. Coup de sonnette inutile, la lourde porte de L'Archiduc*



*est ouverte. Théo la franchit quand tombent les premières gouttes de pluie sous le ciel devenu noir en un instant. Le pianiste joue déjà. Musique de nuit. You go to my head Théo fredonne les mots, « and it lingers like a haunting refrain... », Jean-Louis le salue d'un signe de la main, lui offre son sourire tranquille. Une douzaine de personnes assises, un type au bar qui explique au grand gaillard qui lui sert un autre verre qu'il n'y a pas de saison des pluies en Belgique parce que c'est toujours la saison des pluies. Reflets des lampes sur les cuivres, sur le vert des murs. Le morceau s'achève, Mal Waldron relève la tête. « Hello, how are you? », demande Théo. « A bit tired, répond-il, I was in London last night. » Et recommence la musique.*

***(Les agrandissements du ciel en bleu.)***



## ***Presse et critique***

*Francis DANNEMARK*

***Le voyage à plus d'un titre***

***La nuit est la dernière image***

Le voyage que décrit Francis Dannemark dans son premier roman, ***Le voyage à plus d'un titre***, n'a apparemment pas de destination, il n'a que des étapes. Peter a pris la route en pleine nuit ; durant plusieurs semaines, le temps du roman, il va errer sur une autoroute. Ce voyage constitue pour lui une mise au point physique et morale. Physique ? Il vit l'expérience de la route. Avalant les kilomètres, il s'arrête uniquement pour prendre de l'essence, manger, dormir. Il affronte la pluie, les voyous, la solitude.

La première douleur, il l'a ressentie d'abord comme une gêne, puis comme une douleur physique aiguë. Il parvient à la localiser : « Elle a choisi un endroit où se fixer, trace de sang au coin de l'ongle de l'annulaire droit » (p. 12). Blessure apparemment dérisoire, elle donne voix à la blessure intérieure, plus profonde : « La minuscule blessure date peut-être de plusieurs semaines déjà, il a sans doute suffi de presque rien pour déchirer la mince protection organique » (p. 12). Si Peter a entrepris ce voyage, c'est pour débusquer ce mal, nettoyer la plaie, la refermer. Au fil des kilomètres, son périple se transforme en un voyage intérieur.

Sa quête n'est à aucun moment une confession romantique. Discrète, la blessure ne se livre que par bribes, par litotes. L'errance de Peter n'a rien d'une errance échevelée. Il conduit une voiture confortable, il bénéficie des services qu'il trouve le long de l'autoroute. Sa solitude n'est pas violente : quand ses amis, inquiets, parviennent à le joindre pour un temps par téléphone, il renoue le contact, fixe des rendez-vous. Sa recherche se poursuit sur le ton modéré, et la fin, ni bonne ni mauvaise, du roman, fin qui correspond à la fin de sa course, arrive impercep-

tiblement par le biais d'une anecdote. Exténué au volant de sa voiture « Il ferme les yeux, les rouvre aussitôt, et voit qu'il s'est engagé sur une voie de sortie » (p. 146). Cependant le lecteur n'est pas du tout sûr que Peter soit définitivement arrivé au bout de sa nuit. Tout indique que sa vie se poursuivra à la manière de cette musique entendue dans un restoroute qui « continue, en sourdine, avec de rares éclats » (p. 37). Le désespoir pudique, en somme.

L'impossibilité pour le héros d'élucider à fond les raisons de son angoisse déteint sur les autres éléments du roman et sur sa conception même. Le lecteur percevra à cette occasion les liens qui unissent l'auteur à son héros, liens encore plus perceptibles dans le second roman de Fr. Dannemark *La nuit est la dernière image*. Dans l'un et l'autre livre, il retrouvera la même atmosphère en demi-teintes, avec sans doute une note plus pessimiste dans le second : « À la fin tout se trouble. Les contours s'estompent », ces premières lignes de *La nuit est la dernière image* pourraient être les dernières lignes du *Voyage à plus d'un titre*. Les personnages de Fr. Dannemark mangent peu, boivent à petites gorgées, se font d'innombrables minces sourires, s'expriment entre eux par bribes, avec de nombreux « peut-être », « un peu » et « presque ». Les temps y sont de préférence des temps de l'entre-deux. Ainsi, presque tout le « voyage » se déroule dans « une saison intermédiaire » (p. 11). Juin, par contre, en pleine saison, est insupportable aux héros des deux romans. La chaleur (« cette impossible chaleur », dit David, le héros de *La nuit*) les fait fuir vers l'ombre, leur fait espérer l'automne, les rend nostalgiques des saisons passées. Mais qu'il soit plus ou moins bien toléré, le temps présent apparaît de toute façon comme un rêve usé, un puzzle qui tombe en pièces. Quant à l'espace, il est à la mesure des personnages et du temps, plane ou légèrement ondulé : c'est l'autoroute du *Voyage*, le désert et la mer de *La nuit*, La pluie et la nuit estompent au besoin les angles, polissent la surface des choses. Les deux romans tirent d'ailleurs leurs plus belles séductions de ces deux éléments. L'eau et la nuit douces leur confèrent une sensibilité très féminine : chez Fr. Dannemark, l'angoisse glisse et frémit plutôt qu'elle ne vrille.

« On ne propose jamais que de creuser, alors qu'il n'y a parfois que cette surface, et des reflets, des trajets, des détails » (p. 129, *Le voyage*).

Une seule critique. Des deux romans, le second surtout a tendance à être aspiré, englouti par le monde évanescent qu'il décrit. Le récit rejoint alors son objet : l'oeuvre devient journal intime plus que roman et risque d'y perdre un peu de son intérêt.

*Indications*, 1982.

De 1976 à 1981, Francis Dannemark avait publié une bonne dizaine de livres, souvent brefs, constitués de textes courts, plus proches de la poésie que du récit. À force de produire ces textes, il s'est imaginé tout à coup reproduisant sans cesse la même démarche.

— *Ce qui a fait tout basculer, c'est quand je me suis rendu compte que le type de textes que j'avais écrit jusque-là me conduisait à une impasse. Ça m'a amené à travailler sur autre chose. Cette autre chose, ce fut alors le roman, *Le Voyage à plus d'un titre* et *La Nuit est la dernière image*, (tous deux publiés chez Laffont) sont parus en 1981 et 1982. En même temps, Francis Dannemark a transformé ses rapports avec l'écriture. Celle-ci n'occupe plus le temps de la même manière.*

— *Depuis deux ans, je publie moins en revue, parce que j'écris moins. J'ai très peu écrit pendant deux ans. Les périodes de préparation sont très longues, j'écris davantage par à-coups. Je reste longtemps dans une espèce de silence où je me contente de prendre des petites notes. Cela provoque parfois une panique épouvantable chez moi, peur qu'il n'y ait plus rien après. Je vis très mal ces longues périodes où je n'écris pas, et je regrette un peu l'époque où j'écrivais très régulièrement.*

Au printemps dernier, une lettre de l'éditeur français Dominique Bedou qui avait déjà publié Francis Dannemark, et qui lui demandait un nouveau livre, l'a placé devant un double pari : *Je voulais voir si je pouvais encore écrire des textes courts, et voir en même temps s'il était possible de faire autre chose que ce que j'avais fait précédemment.*

Cela n'a pas été sans mal, et il a même été à deux doigts de renoncer au projet, car il se sentait incapable de le mener à bien dans les délais

prévus. Puis, tout s'est débloqué en quelques jours, et le texte principal, Les Eaux territoriales, qui donne son titre au livre, est né. Vingt-sept textes courts qui touchent davantage au récit qu'à la poésie. Mais...

— *Ce n'est pas un récit. Ce sont des textes courts. J'ai voulu travailler sur les blancs du récit. Les Eaux territoriales, c'est comme un échiquier : cases blanches, cases noires. Les cases blanches permettent le déplacement, d'imaginer un jeu. Le texte se contente de donner une série d'indices. C'est un récit à compléter.*

En exergue du texte principal, une citation de John Cale, qui fut membre du groupe de rock mythique Velvet Underground. Au détour d'une page, quelques mots de Neil Young... Francis Dannemark vit bien dans son époque, et avoue des goûts musicaux orientés vers la musique anglo-saxonne : Bob Dylan, Roxy Music, Tom Waits, David Bowie...

— *Mais j'écoute moins de musique maintenant. Je ne lis plus beaucoup, non plus. Il y a presque un an et demi que je n'ai plus lu un roman.*

Francis Dannemark a l'air d'un jeune homme réservé, presque timide. Mais s'il ne sollicite pas les interviews et les événements à son propos c'est aussi par choix :

— *C'est un peu en réaction contre une partie de la nouvelle génération d'écrivains de langue française qui font de la représentation, qui parlent très bien en public, de n'importe quoi. Peut-être que c'est pour eux une manière de se rassurer. Il n'empêche que j'ai l'impression que la qualité de leur discours « sûr » s'améliore à mesure que se détériore la qualité de leur production... Mais ce n'est qu'une impression. Il faudrait du recul pour juger.*

Pour sa part, il préfère laisser parler ses livres pour lui. Il propose, et refuse d'imposer. Par exemple, quand on lui demande un texte, il ne se fâche jamais si on n'accepte pas son envoi. Le comble, c'est qu'on prend parfois son absence ou son silence pour de la prétention.

— *Heureusement, je me suis aperçu que ceux qui me connaissent un peu ou qui avaient lu mes textes ne croyaient pas cela.*

Alors, la meilleure manière de rencontrer Francis Dannemark, c'est bien de pénétrer le monde fragile et empli de possibles qu'il échafaude dans ses ouvrages.

Propos recueillis par PIERRE MAURY

*Le Soir*, 11 février 1984.

Le ton de Francis Dannemark est inimitable, C'est un murmure, mais qui a la netteté d'un cri. Une douceur de voix qui n'empêche pas de dire les choses les plus graves, comme dans ces ***Choses qu'on dit la nuit, entre deux villes*** qui constituent le premier événement littéraire belge de cette année nouvelle - ce n'est pas le dernier, nous pouvons déjà vous l'assurer.

Wolf et Lena se rencontrent dans une villa, au bord de la mer. Le ciel de février offre une belle lumière qui décline les gris de l'eau en une infinité de variations. Ils ne se connaissaient pas, mais un concours de circonstances leur donne plusieurs jours pour se parler. Les fiancés dont ils devaient être les témoins de mariage ont dû reporter la cérémonie, Wolf et Lena restent seuls, pour une semaine pendant laquelle, en état de vacance, ils peuvent habiter le temps autant que l'espace. Ils écoutent du jazz, ils parlent, ils lisent sur la plage, enveloppés dans des couvertures, ils apprennent à se connaître, « *Vous êtes un drôle d'homme*, dit Lena un peu plus tard. *Je ne vous ai rien dit, rien du tout. C'est vous qui avez parlé et j'ai l'impression que vous me connaissez, que vous savez qui je suis.* »

Wolf est écrivain. Une revue lui a demandé de répondre à une enquête sur le monde d'aujourd'hui. Il a écrit une longue lettre, qui le révèle totalement et qu'il lit à Lena. Le lecteur, lui, entend la voix de l'auteur : « *Il n'y a que les gens heureux qui n'ont pas peur de la mort et je crois qu'il n'y a que les gens amoureux qui sont vraiment heureux.* » C'est là qu'est en effet le secret, si secret il y a, de Francis Dannemark : il ramène tout à l'individu. Jamais les grandes idées générales ne prennent le pas sur la conquête, jour après jour, minute après minute, d'un espace vital dans lequel le bien-être se construit autant par rapport à soi-même que par rapport aux autres. « *Le bonheur n'est pas toujours inscrit d'office au*

*programme, il faut le mettre soi-même.*» Et avec Lena, Wolf connaît une semaine de bonheur. Leur ciel personnel s'éclaircit de plus en plus, transparent jusqu'à renvoyer la lumière au fond de l'âme, jusqu'à trouver ensemble une harmonie provisoire.

Car rien n'est définitif entre Wolf et Lena, Ils se savent dans un univers improbable que les jours vont inexorablement effacer. Mais pas le souvenir de ces jours, ni le lien qui s'est établi entre eux et qui subsistera sous la forme d'une correspondance lâche qui dit, encore et toujours, leur amitié fidèle.

Une forte émotion habite ce roman. Elle déborde de coeurs qui étaient serrés et qui s'ouvrent, complices. La complicité s'étend au lecteur qui entendra les voix des deux protagonistes, fragiles et fortes à la fois. Frémissantes, en tout cas, comme une musique (on dit souvent : «petite musique» et, malgré l'usure de l'expression, elle est ici très juste) qu'on retrouve avec plaisir, car elle est bien celle, en effet, des précédents livres de Francis Dannemark. Mais elle s'affirme chaque fois plus présente, amplifiée, roman après roman jusqu'à devenir familière. De cette familiarité dans laquelle on se trouve avec ces êtres qui se cherchent et se trouvent naît un sentiment de plénitude, parce que leur quête devient la nôtre, et leur bonheur aussi.

PIERRE MAURY  
*Le Soir*, 9 janvier 1991.

Même dans le face à face intime, il y a moyen de se parler sans rien se dire. Il suffit que chacun, demeurant cadennassé dans son armure, ne présente de sa personne qu'une image positive, complète, En réalité, pour que le courant passe, comme on dit, il faut consentir à se déboutonner. Il faut que l'un veuille bien mettre, à la hauteur de la faille dans le système de l'autre, le défaut de sa propre cuirasse. Sans cela, rien ne se communique.

Mais y a-t-il des occasions privilégiées qui favorisent le véritable contact ? Sans doute. Des lieux peut-être, où la lumière est faible, où les contours s'estompent de sorte que déjà les objets coulent les uns dans les



autres. Qui n'a pas ressenti, par exemple, que la nuit génère des sujets de conversation que le jour a tendance à ne pas permettre ? Et ne parlons pas des effets de l'alcool, de la musique...

## Extra muros

Dans *Choses qu'on dit la nuit entre deux villes*, le dernier roman de Francis Dannemark paru chez Robert Laffont, un homme et une femme acceptent ce jeu du vrai partage, celui dès lors qu'on ne peut atteindre qu'en dynamitant la muraille par laquelle on se protège. En somme, et non sans risques, c'est toujours *désemparé* qu'il faudrait avancer vers l'autre - tout au moins lorsqu'on désire le rencontrer dans l'authenticité. Voyons donc ce dont ici l'homme et la femme se sont délestés.

Nous sommes en février dans une vaste villa face à la mer. La lumière est grise, le vent fait claquer les volets. Calfeutrés en écoutant John Coltrane ou Coleman Hawkins, Wolf et Lena font connaissance en bavardant. Le hasard les a déposés là. Ils seront tous deux bientôt les témoins du mariage entre Claire et Jean. C'est l'affaire de quelques heures. En attendant, ils conversent. Wolf, par exemple, évoque son vieil ami Jean, leurs souvenirs d'adolescence, leurs différences de caractère. À propos du futur époux, il insiste d'ailleurs sur la difficulté à *traverser le blindage dans lequel il s'est barricadé* (p.40). C'est que Wolf n'est pas de la même étoffe. Il aime s'ouvrir, lui. Confier à demi-mots le code secret conduisant à ses batteries les plus dissimulées. Cela se produira. Et l'on devine que la balle lui sera renvoyée.

Evidemment, pour que cette suite advienne, il est obligatoire qu'un imprévu surgisse. Rien n'est plus simple. Des raisons, qu'il est inutile de rapporter, font tout bonnement que le mariage se trouve ajourné d'une semaine et Wolf, dont le sens de l'improvisation est peut-être exacerbé par le jazz qu'il écoute en compagnie de Lena, décide à brûle-pourpoint de s'octroyer huit jours de congé. La femme elle aussi restera. Elle partage cet avis qu'il est absurde de quitter cette vieille villa de style balnéaire pour de toute manière y revenir le week-end suivant. Soit. Ce sera néanmoins ce que feront les autres invités, car à vrai dire ils n'étaient pas seuls jusqu'ici dans la grande demeure de bois et de briques.

Bref, une fois partis tous ceux qui dans leur vie n'improvisent jamais rien, Wolf et Lena se retrouvent en tête-à-tête, l'hiver, dans une bâtisse à front de mer, avec des disques, des aveux, des cris d'oiseaux, des désirs, des chagrins, des vagues, des caresses ... De fait, on devine aisément qu'à force de faire passer entre eux un courant de haut voltage, ils n'en resteront pas aux discussions superficielles. On gage au contraire qu'ils iront de l'examen de conscience à celui des corps. N'est-ce pas inévitable ? Le temps d'une semaine, les destins peuvent très bien se mélanger jusqu'au bout. En tout cas, Wolf et Lena n'échapperont pas plus à cet horizon-là qu'à celui qui s'étire devant eux. Que se passe-t-il au-delà de ces huit jours ? Là, je ne veux guère en dire davantage.

## Un pont suspendu

Et puis ... qu'importe l'issue des expériences qui ne vous laissent pas le choix de les esquiver ? Tout l'admirable roman de Francis Dannemark indique que ce que l'on nomme *un bout de chemin* est un segment, un tout. Une bulle aussi fragile que joliment irisée. En fait, son récit rappelle un peu l'architecture ténue de ces ponts suspendus. Entre deux montagnes. Entre deux villes.

Roman de l'entre-deux tout court, d'ailleurs. Où tout est mis en lévitation : les corps, les gestes, le temps, la parole... Où tout devient musique planante, esquisse inachevée, improvisation s'effilochant dans les échos d'elle-même. Et il en résulte, on l'imagine, une stylisation généralisée, c'est-à-dire que tout (partant du style pour ne jamais cesser d'y revenir - comme chez tous les romanciers-poètes qui veulent autant faire sentir que raconter), tout se trouve dépouillé de ce qui ramènerait cette belle montgolfière transparente sur le plancher des vaches.

En d'autres termes, ces *Choses qu'on dit la nuit entre deux villes* sont une réussite indiscutable, d'autant que tout au long des propos que Wolf et Lena s'échangent - évoluant comme un couple d'araignées qui ramifierait doublement sa toile pour en compenser la précarité - on repère un bon nombre de remarques très fines sur la musique, la lenteur, l'éducation, l'Europe, l'amour... Mais, j'y insiste, sans le moindre effet de pesanteur. Ce qui finalement n'étonne pas : tandis que certains piétinent

avec leurs gros sabots, Francis Dannemark avance, depuis toujours, sur des pattes de colombe.

Jacques CELS, in *Mensuel poétique*, mai 91.